

Une phrase pour ma mère

De Christian Prigent
Avec Jean-Marc Bourg

Jeudi 15 Décembre 2011 à 20h30



Crédit Photo : Didier Leclerc

Production Labyrinthes

Avec l'aide du Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC
Languedoc-Roussillon, du Conseil Régional Languedoc-Roussillon, du Conseil
Général de l'Hérault et de la Ville de Montpellier

Théâtre Antoine Vitez
Saison 2011/2012 À L'école des bizarres
29, avenue Robert Schuman
13 621 Aix-en-Provence Cedex 1

04 42 59 94 37 / www.theatre-vitez.com / theatre.vitez@univ-provence.fr

Distribution



Texte **Christian Prigent**
avec **Jean-Marc Bourg**

Lumière **Christophe Forey ou Olivier Modol**

Photographies du spectacle **Didier Leclerc**

Durée 1 heure

Le texte est publié aux éditions POL.

Le spectacle a été créé à Montpellier en novembre 2003.

Le texte

Une "phrase" unique, ressassée, scandée de refrains obsessionnels, trouée d'apartés réflexifs et de digressions, s'enroule en un long lamento-bouffe. Son mouvement tente de régler le compte des désirs, des angoisses et des chagrins voués à la figure tutélaire de la mère.

Du choc langagier naissent les néologismes les plus divers, les reproches les plus amers, les plus drôles surtout, les apartés réflexifs... sans jamais de pause, la pensée constamment en éveil. Au fil de la phrase passent des scènes fugaces, des personnages vite perdus de vue, des dialogues ahuris, des méditations burlesques, des bribes de poésie tordue : une autobiographie fantasmée, tournée en confusion, emportée dans une vitesse de catastrophe comique.

« Disons-le tout de suite : dans ses dérapages, ses allitérations, la mixion des langues où Lacan et Proust peuvent voisiner avec *"Monsieur Leclerc qui t'envoie sympa la photo couleur de son rôti d'porc"*, ce livre est irrésistiblement comique. Un comique qui ne manque pas d'être scatologique, comme si, cette autobiographie expulsée à vitesse grand V sur le papier ne pouvait naître que par le bas, ne venir au monde que par l'anus. Et lorsqu'on lit (p.168) : *"on ne te voit pas, remarque ma mère, en figure nulle mais bien cernée par le rond de la bulle, dans ce que tu t'escrimes à montrer de toi, drôle de façon d'être en citoyenneté, ce dérapé généralisé!"*, on devine que le divorce est grand entre une langue maternelle qui vise à intégrer l'individu dans le groupe, et cette langue que l'on découvre, qui nous fait rire, qui nous déstabilise et qui, définitivement, signe la singularité de celui qui la parle. On parlerait alors d'affranchissement par la langue mais on oublierait ce qui fait le drame de cette *phrase pour ma mère* : parler Prigent, c'est le risque de n'être pas compris par maman Prigent. C'est donc aussi, en cassant une langue impropre à dire ce que l'on est, dresser entre soi et les autres cette langue qui nous est propre autant, hélas, qu'elle paraît opaque aux autres. Derrière le rire de *Une phrase pour ma mère*, on ne peut s'empêcher d'entendre les balbutiements d'une quête à l'universelle singularité ».

Thierry Guichard, in *Le matricule des anges* n°18, décembre 1996-janvier 1997

L'auteur

Christian Prigent

Christian Prigent est né en 1945. Professeur de lettres dans l'enseignement secondaire de 1967 à 2005, il est par ailleurs Docteur ès lettres (Thèse sur La poétique de Francis Ponge) Auteur de poésie, de fictions et d'essais littéraires, admirateur de Rabelais, Jarry, Artaud, Beckett ou Novarina, il est également considéré comme l'un des plus importants critiques de la littérature contemporaine. Il fut le fondateur et l'animateur de 1969 à 1993 de TXT, revue où se sont croisées les avant-gardes françaises.

Il donne régulièrement des lectures publiques de son travail.

Chez POL

Météo des plages
Le monde est marrant (vu à la télé)
Demain je meurs
Ce qui fait tenir
L'Incontenable
Grand-mère Quéquette
Presque tout
Salut les anciens, salut les modernes
L'Ame
Dum pendet filius
Une phrase pour ma mère
Une erreur de la nature
À quoi bon encore des poètes ?
Ecrit au Couteau
Ceux qui merdRent
Commencement

Chez Cadex

À la Dublineuse
Mobilis in mobilier
Ne me faites pas dire ce que je n'écris pas
Rien qui porte un nom
La Langue et ses monstres
Le sens du toucher

Chez d'autres éditeurs

Poésie/fiction :

Comment ça marche, Carte Blanche/ESBA
Le Professeur, Al Dante
Album du Commencement, Ulysse fin de siècle
Glossomanies, L'Ambedui
Un fleuve, Carte blanche
Notes sur le déséquilibre, Carte blanche
Deux dames au bain, L'un dans l'autre
Peep-Show, Cheval d'Attaque, réédition Le Bleu du Ciel,
Journal de l'oeuvre, Carte blanche
Paysage, avec vols d'oiseaux, Carte blanche
Voilà les sexes, Luneau-Ascot
Oeuf-glotte, Christian Bourgeois
Power/powder, Christian Bourgeois
L'Main, L'énergumène
La Mort de l'Imprimeur, Génération
La Femme dans la Neige, Génération
La Belle Journée, Chambelland

Essais

Réel = point zéro, Weidlerverlag
Viallat la main perdue, Voix
Comme la peinture (Daniel Dezeuze), Yvon Lambert
Le Groin et le Menhir (Denis Roche), Seghers

La langue est une maladie contagieuse. La jouer, (la dire, simplement) s'apparente à une recherche de vaccin.



Il faut s'inoculer à soi-même le germe. Tenter de parler cette langue-là, très précisément, son souffle,



Il faut faire de son propre corps, de sa propre tête, le terrain de l'expérience. Et assister chaque jour à l'avancée des dégâts.



Jean-Marc Bourg

Jean-Marc Bourg

Jean-Marc Bourg est comédien et metteur en scène.

Il a joué sous la direction de Daniel Mesguich, Pascal Jouan, Jacques Falguières, Jean-Claude Fall, Jacques Kraemer, Frédéric Révérend, Pierre-Etienne Heymann, Arlette Téphany, Antoine Caubet, Jean-Claude Amyl, Nathalie Sultan, Michel Touraille, Jeanne Champagne, Julien Bouffier, Didier Mahieu, Fabrice Andrivon et Michel Simonot.

Avec le collectif Abattoir, Jean-Marc Bourg met en scène Sophocle, Shakespeare, François Bon, Beckett, Villiers de l'Isle-Adam et Horváth.

Avec Labyrinthes, il met en scène des textes de Claudel, Marivaux, Pirandello, Horváth et, plus récemment, Daniel Lemahieu (*Les baigneuses*, comise en scène de Jacques Allaire), Michaël Glück (*Fondations, Comédies enfantines, L'entrée des musiciens, Isola sola*), Laurent Gaudé (*Cendres sur les mains*), Emmanuel Darley (*Pas bouger, Etre humain*), Robert Schneider (*Saleté*), Perrine Griselin (*1+1=3 ou de la reconstruction en période de décroissance soutenable*), Christian Prigent (*Une phrase pour ma mère*) et Gilles Granouillet (*Six hommes grimpent sur la colline*), Pauline Sales et David Lescot (*Ici*), Silvia Plath (*Monoxyde de carbone*), ainsi que Marion Aubert, Emmanuel Darley et Michaël Glück, Laurent Gaudé, Jean Debernard, Camille Laurens.

La mise en scène n'est pas un excès, un ajout, quelque chose qui vient par dessus, recouvrir le texte. Elle est par nature un défaut, un retrait, quelque chose qui vient d'en dessous, découvrir le texte ; soustraire l'encombrant, l'inutile.

Tenter dans son appréhension des mots et du sens, de ne pas faire écran. Disparaître. Laisser la place.

Cela ne se signe pas, du moins pas plus que n'importe quel travail d'écoute, d'observation, de compréhension. Scruter n'est pas créer. Ce travail de transmission n'est pas un travail de modestie. Mais d'exigence.

Ce qui s'apprécie dans une mise en scène (et mise en scène, par la simplicité des trois mots qui le composent, est un mot juste) ce n'est pas le brio ni l'intelligence de celui qui paraît-il tire les ficelles du spectacle, c'est sa capacité à ne pas venir s'imposer entre l'œuvre et le spectateur, c'est la qualité d'écoute qu'il parvient à mettre en œuvre. La qualité du regard. Ou bien encore, juste ça : la coexistence du texte et du plateau. Réinventer à chaque spectacle le rapport du spectateur au texte.

Travail de lecture, comme on fait pour l'enfant qui ne sait pas lire, ou ne veut pas. Une voix entre une page et une oreille, et qui devient ce qu'elle raconte, qui repousse le sommeil.

C'est cela qui est à l'origine et à la fin des activités de Labyrinthes, sous toutes leurs formes.

Et donc l'écriture, fil d'Ariane. (...)

Jean-Marc Bourg

Faire *danser* la langue

Ainsi je commence une phrase pour ma mère...

La voix de Jean-Marc Bourg a surgi de derrière, dans notre dos. Luis Mariano s'était tu quelques instants plus tôt. Les madeleines restent un instant suspendues au dessus des tasses de tilleul.

On est là pour écouter un texte expérimental, de la littérature dite difficile. Une phrase, une seule phrase. Du théâtre ? Pas au sens strict puisque l'auteur, Christian Prigent, poète, romancier, essayiste n'a jamais écrit spécifiquement pour le théâtre. De l'écriture d'« avant-garde » en tout cas, comme étiquetée dans les biographies.

La langue est une maladie contagieuse, je veux me l'inoculer, a prévenu le comédien.

Il boit donc le poison, la drogue, en direct, et nous, spectateurs, assistons pendant plus d'une heure à la progression du fluide : pareils à ces marqueurs radioactifs que l'on injecte parfois pour pouvoir suivre à la radiographie un parcours à travers les organes, les mots gagnent une à une toutes les parties du corps. On les voit clairement contaminer les yeux, la bouche, l'estomac, les mains, le crâne... Portée par un débit rapide qui rend toute la dimension de flux, de flots, de pulsations internes, la phrase traverse et parcourt le corps. Pour "l'inoculé" autant que pour ceux qui regardent, c'est une expérience littéralement physique.

Alors que l'on se souvient avoir progressé lentement, parfois laborieusement dans le texte écrit, avoir tracé son chemin en écartant les mots les uns après les autres pour avancer dans une jungle dense, ici les mots coulent - plutôt torrent furieux que rivière - dans nos oreilles, directement, comme une langue étrangère mais dont on comprendrait subitement, sans effort, le vocabulaire et la grammaire. On s'attendait à faire fonctionner son cerveau droit et c'est à vos entrailles que l'on s'adresse. Et l'on rit. A plusieurs moments. Franchement. Pas du bout des lèvres. De bon cœur.

Ah les conseils maternels ! Les consultations médicales ! Le même cœur se serre aussi devant ces « maaaaan ! » jaillissant d'impuissance. « *comment je fais, moi, pour me tenir droit dans mon petit short si elle se torche de mes avens, soupir, si de mon destin, elle se soucie moins que des mauvais bruits de mes intestins, soupir, si son coquillard elle se le tamponne de mes utopies, soupir* ». Lamento bouffe prévenait le sous-titre, c'est exactement ça. La plainte parfois bouffonne, excessive, la plainte drolatique mais angoissée et tragique, la noirceur rigolarde.

...

Faire danser la langue (suite)

A la console-lumière comme un DJ à ses platines, Christophe Forey improvise chaque soir. Le comédien, se tient, lui, sur une petite estrade, dans une verticalité statique, pieds vissés au sol donnant parfois l'impression d'un culbuto. Souvent ne sont visibles et mobiles que ses bras et son visage, méconnaissable, transfiguré par les couleurs, tantôt Bacon, tantôt Van Dongen : par moment, on ne distingue plus que des traits tirés dans un halo orange et deux mains qui s'agitent comme une marionnette. Tout à la fois masque d'agonie et petite figure rageuse et chiffonnée du nouveau-né, vagissant, tout juste extirpé du ventre, petits bras qui moulinent tragiquement dans le vide. « *mère, c'est le tuyau, la paille, le roseau calamiteux par où le monde nous trait nous tire nous boit nous suce et nous crache, mère, c'est le monde avec droit de fourchette dans mon assiette* » ; la mère c'est « *tout ce qui fait qu'on habite la chair ici-bas sur terre comme les autres viandes, mais avec des mots* ». Un soir, Jean-Marc Bourg disparaît sur la dernière phrase dans un fondu bleu dur. *Quand je dis ma mère...* aspiré comme une menthe à l'eau bue lentement à la paille, retourné dans ses fameux tuyaux...

Les spectateurs reviennent à eux, secoués et un peu assommés, comme s'ils avaient pris un train fantôme. Comme s'ils avaient vu le loup. Pris dans le tourbillon jubilatoire de cette langue affranchie, dessalée. Cobayes enrôlés d'office dans une expérience à la fois « scientifique » et sans respect pour une quelconque orthodoxie. Car la langue de Christian Prigent est bien une mixture, un filtre, une potion de sorcier : un peu d'ancien français, une goutte de langue étrangère, deux doigts d'argot, une mesure de langue de bois, une dose de slogans de pub... Le tout agité en tout sens, avec un goût non dissimulé pour ce qui n'est « *ni orthographiquement, ni syntaxiquement fixé* » car justifiait-il, interrogé par le journal *Libération* à la sortie, en novembre 2003, de son dernier livre *Grand-Mère Quéquette* (POL) : « *c'est une question, pour moi, de vitalité de l'espace écrit et de mémoire : ce qui s'est stratifié dans la langue que nous parlons, qui est là, toujours, et dont l'épaisseur creuse le monde devant nous : histoire de sortir du Français Médiatique Primaire qui déréalise à toute vitesse ce que nous appelons réalité.* »

Véronique Rossignol, 2004